
Vulnérabilités des situations d'enquête, des anthropologues et de leurs informateurs, ou des disciplines en sciences sociales ?

Jean Copans



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anthropodev/379>

DOI : 10.4000/anthropodev.379

ISSN : 2553-1719

Éditeur

APAD - Association pour l'anthropologie du changement social et du développement

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 227-235

ISBN : 979-10-93476-02-5

ISSN : 2276-2019

Référence électronique

Jean Copans, « Vulnérabilités des situations d'enquête, des anthropologues et de leurs informateurs, ou des disciplines en sciences sociales ? », *Anthropologie & développement* [En ligne], 42-43 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anthropodev/379> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anthropodev.379>



La revue *Anthropologie & développement* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Vulnérabilités des situations d'enquête, des anthropologues et de leurs informateurs, ou des disciplines en sciences sociales?

Jean Copans

Les trois comptes rendus de la rubrique « Lu et à Lire » du n° 40-41 d'*Anthropologie & Développement* (2014) traitent des problèmes de terrain et des situations d'enquête. Ils m'ont inspiré les commentaires qui suivent, qui ne portent absolument pas sur l'appréciation des ouvrages recensés (ni sur ces derniers¹) mais plutôt sur les implications plus générales qu'ils soulèvent, ou qu'ils ne soulèvent pas, par leur oubli involontaire de certaines des grandes dynamiques qui irriguent les sciences sociales, qu'elles soient relatives ou non au développement.

La réflexion sur les conditions de l'enquête de terrain remonte à déjà au moins un demi-siècle et n'a pas attendu l'époque dite post-moderne de la réflexivité et de la distanciation textuelle des années 1980-1990 pour interpeller l'ensemble de la discipline. Dès 1960 la collection *Studies in Anthropological Methods*, chez l'éditeur universitaire américain Holt, Rinehart and Winston, est une série explicitement consacrée à cette question pour les étudiants américains en anthropologie sociale et culturelle. On trouve en 1967 dans l'ouvrage collectif, *Anthropologists in the Field*, la remarque introductive suivante:

« Pendant les quarante dernières années on a publié des centaines de monographies mais un examen attentif révèle qu'au moins 60 % des auteurs ne font aucune mention, quelle qu'elle soit, de la méthode employée... ce ne sont que les derniers 20 % qui nous donnent une idée claire de la manière dont ils ont conduit leurs recherches; cela n'est pas du tout une situation satisfaisante » (Jongmans & Gutkind)².

¹ Encore que j'aie suivi C. Papinot depuis ses débuts notamment au travers de ses commentaires sur le cinéma ethnographique parus dans le *Journal des Anthropologues* en 1992. J'ai été aussi membre de son jury d'HDR dont le mémoire constitue le fondement du livre revu par L. Boutinot. Une de nos remarques portait, si je m'en souviens bien, sur la faible contextualisation socio-historique des travaux cités un peu au tout venant.

² On trouvera une analyse détaillée de cet ouvrage et de quelques-uns des volumes de la série américaine dans ma chronique bibliographique « Le métier d'anthropologue II » (1969).

En 1979 paraît à New Delhi, un ouvrage collectif, *The Fieldworker and the Field*, qui regroupe les textes de dix-huit anthropologues et sociologues, *tous indiens*, qui analysent leurs situations d'enquête à la campagne, en ville, dans les organisations complexes mais aussi sur des terrains non-indiens (Japon, Etats-Unis) (Srinivas et *al.*, 1979). Ces quelques exemples rappellent qu'à l'époque l'on doit se contenter en France des mémoires, fort peu méthodologiques et académiques au sens pratique, de la collection *Terre Humaine* (dirigée par un géographe) ou alors du très épistémologique *Le Métier de sociologue* (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968)³.

Ce constat peut nous permettre de remonter encore plus loin dans le temps pour nous interroger sur l'ancienneté des pratiques de terrain menées par des chercheurs professionnels. Cette préoccupation doit d'ailleurs être élargie à la sociologie. Ainsi l'expérience multiculturelle des chercheurs, regroupés sous l'étiquette de l'Ecole de Chicago qui remonte au moins aux années 1920, échappe-t-elle complètement, du moins au niveau méthodologique et pratique, à l'attention des sciences sociales françaises jusque dans les années 1990! Il existe d'ailleurs un débat autour de l'invention de l'expression de l'observation participante, qui ne serait pas de B. Malinowski (même si ce dernier en est l'auto-créditeur mythique auto-proclamé) mais qui proviendrait d'un ou de deux sociologues de Chicago⁴. Il est certes possible d'évoquer l'américain, d'origine allemande, Frantz Boas, inspirateur de la future anthropologie culturelle, mais il ne faudrait pas oublier James Cushing, l'un des fondateurs moins théoricien de l'anthropologie des amérindiens dès la fin du XIX^{ème} siècle, etc. Inversement les anthropologues plus familiers de

³ Le premier véritable manuel d'ethnologie de terrain, en deux volumes, dirigé par Robert Cresswell date de 1975. L. Boutinot cite le manuel de M. Maget qui date de 1953 et qui était destiné à l'ethnologie de la France en train de naître. Faut-il rappeler que ce dernier remonte à 1953 et qu'il est surtout destiné à l'ethnologie de la France en train de naître ? Dois-je préciser que mon volume sur *L'Enquête ethnologique de terrain* dans la collection 128 (Copans, 1998) s'est bien moins vendu que mon introduction disciplinaire dans cette même collection ? Mon ouvrage étant de fait une espèce de sociologie historique et comparative des pratiques des enquêtes connues et non un guide de conseils, il ne répondait pas, semble-t-il aux besoins immédiats des étudiants. On peut recommander aujourd'hui l'ouvrage du sociologue S. Beaud et de l'ethnologue de la France F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain* (2010), qui est excellent, à ceci près qu'il ne traite que de terrains français et classe en bibliographie l'anthropologie et l'étude du développement dans la rubrique des terrains exotiques.

⁴ Voir mes commentaires sur ce point dans *L'enquête ethnologique de terrain* (*ibid.* : 33). Voir dans l'anthologie réunie par D. Céfaï, (2003), la section consacrée à l'observation participante dans la sociologie américaine.

l'anthropologie britannique évoqueraient d'emblée les rôles de W.H. Rivers ou de A.C. Haddon et de leur expédition aux îles Andaman, quinze ans avant l'arrivée de B. Malinowski en Nouvelle-Guinée et aux îles Trobriand. On pourrait couronner le tout en évoquant les conceptions pluridisciplinaires des départements de sociologie et d'anthropologie sociale, pour un petit moment certes, tant à Chicago au tournant des années 1930 qu'à Manchester après l'arrivée de M. Gluckman en 1949. Ai-je besoin a contrario de souligner la marginalisation permanente de l'ethnologie au sein de l'université française et l'invololution tragique à laquelle on assiste depuis une dizaine d'années⁵ ?

De toutes les sciences sociales en France, l'ethnologie-anthropologie est probablement celle qui reste la plus soumise aux contraintes du « nationalisme méthodologique », quoi qu'en disent les partisans de la globalisation nécessaire, et de fait, de la discipline. La notion de nationalisme méthodologique souligne la réalité des contraintes institutionnelles, idéologiques, culturelles, politiques et intellectuelles de la production scientifique. L'isolement relatif de la langue française n'est pourtant pas l'argument décisif dans ce cas. Notre nationalisme méthodologique renvoie plutôt à l'existence d'une concurrence féroce, y compris symbolique, entre les sciences sociales, au cloisonnement fonctionnel et administratif pervers entre les fonctions d'enseignement et de recherche et, enfin, à la tradition hyperfondamentaliste du paradigme français des sciences sociales, ce qui a un effet très visible au niveau des formations appliquées, notamment en matière de développement. La référence la plus parlante, et la plus poétique, en la matière, est l'article de l'anthropologue britannique Mary Douglas « *If the Dogon...* » (1967) qui se plaît à imaginer à quoi ressembleraient les Dogon s'ils avaient été colonisés par l'Empire britannique: ils auraient été par conséquent l'objet d'une ethnologie non pas symboliste et religieuse comme la pratiquaient les français mais d'une anthropologie plutôt sociale et politique comme chez les britanniques.

Je terminerai ce point par une anecdote plus personnelle que je trouve bien significative de cet état d'esprit et pertinente pour notre propos, puisque L. Boutinot cite l'ouvrage que j'ai édité en 1979 avec la collaboration active de Jean Jamin, les textes de la Société des Observateurs de l'Homme et notamment les fameuses *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples*

⁵ Il y a deux ans la discipline a failli disparaître purement et simplement des organigrammes officiels, c'est la mobilisation forte de la communauté scientifique qui l'a empêché. Au pays de Rousseau, De Gérando, Mauss et Lévi-Strauss, c'est un comble. Il n'est pas certain que les chercheurs et enseignants des autres sciences sociales aient vu cette « réforme » d'un si mauvais œil, mais cela est une autre histoire.

sauvages de l'idéologue J.-M. de Gérando, initialement publiées en 1799. J'ai découvert ce texte en 1976 ou 1977 (je ne me souviens plus de l'année exacte ; bref soit quatorze ans après mes études universitaires en ethnologie au musée de l'Homme!) dans une bibliothèque universitaire américaine ou québécoise. De fait je découvre ce texte dans sa traduction en langue anglaise, éditée et commentée par F.T.C. Moore et publiée en 1969. D'ailleurs l'importance de ce texte avait déjà été signalée par le grand historien américain de l'anthropologie, G.W. Stocking, en 1964. Pour le publier J. Jamin et moi devons recourir à l'édition faite par P. Topinard et G. Hervé en 1883 et 1909⁶. Bref une discipline qui ignore à ce point sa propre histoire ne mérite guère de respect d'autant que la republication de ces textes n'a suscité aucun commentaire anthropologique savant depuis trente-cinq ans (mais plusieurs commentaires hostiles d'historiens manifestant leur ignorance de ce qu'est une science sociale du terrain vivant).

Si l'historicité des sciences sociales est un fait reconnu, la critique de ces dernières et notamment la critique anti et post-coloniale des chercheurs du Sud fait paradoxalement l'impasse sur la singularité et le caractère historiquement provisoire de la situation coloniale. Il est évidemment possible d'adopter un point de vue totalitaire qui condamne l'ensemble des principes épistémiques élaborés au cours du temps colonial par le fameux « provincialisme européen » et d'en appeler à une épistémologie des Suds⁷. Auquel cas tout savoir indigène deviendrait scientifique par nature sans passer par la critique rationnelle de la distanciation méthodologique voire idéologique et de la construction conceptuelle. J'avais mis en lumière les limites du radicalisme de l'anthropologue hypercritique des sciences sociales du développement, A. Escobar, qui critiquait l'impérialisme des sciences sociales américaines (il est d'origine colombienne) alors qu'il enseignait dans une université américaine et que l'ouvrage qu'il dirigeait ne comportait pas, curieusement, de texte sur la tradition anthropologique américaine⁸. L'exemple le plus probant en la matière, selon moi, est le cas de la non-reconnaissance et de la non-africanisation de l'anthropologie par les sciences sociales enseignées dans les institutions africaines depuis les indépendances. Je me contente ici de renvoyer à mon article de 2007 sur *Les frontières africaines de l'anthropologie* d'une part et sur mon hypothèse quant à la nécessaire dé-développementisation de la sociologie africaine afin

⁶ Quant à moi je dois photocopier l'ouvrage de Moore à la bibliothèque de l'université Laval lors d'un passage en 1978 car il est introuvable en France. Sans commentaires!

⁷ Voir par exemple les références citées par P. Moity-Maïzi dans son compte rendu.

⁸ Pour avoir une idée de son point de vue, lire en français Escobar (1997). Voir par ailleurs notre compte rendu de Ribeiro & Escobar (2006) in Copans (2008).

de fonder une sociologie générale proprement indépendante des problématiques perverses et particulières du développement (Copans, 2007, 2011, 2013a, 2015). Pourtant ma référence indienne de 1979 peut être confortée, dans le champ des études africaines, par quelques références francophones connues comme celle de F. Ouattara (2004).

Du coup, évoquer la recherche en contexte de vulnérabilité sans interroger les mécanismes sociologiques des institutions de l'expertise et des relations sociales spécifiques aux univers sociaux des experts c'est déplacer l'objet premier de l'analyse vers un artefact bureaucratique nouveau, celui des codes de comportement et d'éthique, de ce que j'appellerai la pacification sociologique ou anthropologique. « Les aventures au pays de l'aide » comme les dénomme joyeusement l'un des parrains de l'anthropologie britannique moderne du développement, Raymond Apthorpe, évoquent la vie du monde professionnel et socioculturel des experts et administrateurs en matière de développement⁹. Certes l'éthique sur le terrain en fait partie, comme les procédures de restitution des données, mais aussi plus globalement la nature des recherches participatives ou encore celle des blancs-seings « éthiques » que les grandes organisations (internationales, non-gouvernementales ou même privées) cherchent à obtenir pour garantir (et justifier) leurs interventions. A lire les ouvrages anglo-saxons équivalents on se rend compte qu'ils sont plus profondément engagés et politiques au sens éthique mais aussi pragmatique du terme. Ainsi K. Gardner et D. Lewis (2015) se permettent-ils de parler des « bonnes idées qui tournent mal » comme l'une des preuves de la disparition d'un développement politisé, question rarement soulevée de manière frontale chez nous à moins de tomber dans le panneau éculé de l'anti-colonialisme idéologique d'une autre époque. L'éthique (de la recherche) et la vulnérabilité (des populations) prennent le pas normatif sur la dénonciation des inégalités, de la pauvreté et des rapports internationaux ou mondiaux asymétriques. En fait l'oubli manifeste de ce nouvel ajustement forcé du regard anthropologique qui, d'un rapport d'éloigné est devenu compassionnel et humanitariste, interdit de s'interroger plus avant sur la nature paradigmatique des sciences sociales actuelles et sur l'inspiration théorique et morale illusoire qui les mobilise.

C'est tout le problème de la formation des anthropologues qui est posé ici et il n'est pas anodin que l'un des animateurs du n° 40-41 d'*Anthropologie & développement* soit aussi l'un du n° 126-127, « Formations et devenir anthropologiques » du *Journal des Anthropologues* de 2011, Jacky Bouju, qui est en effet l'un des rares

⁹ Voir la contribution de R. Apthorpe (2011) et notre compte rendu du recueil de D. Mosse (2011) dont elle fait partie (Copans, 2013b).

universitaires français mobilisé par les problèmes de la formation aux recherches pratiques sur le développement. Notons en passant que la lecture de ce dernier numéro est indispensable à tout spécialiste des études en développement même si tous ses articles ne portent évidemment pas sur ce domaine. Pourtant celui-ci est en train de changer et ce sont les chercheurs américains et britanniques qui sonnent le tocsin. K. Gardner et D. Lewis signalent qu'en dix-huit ans les espaces de mobilisation des anthropologues du développement ont changé, même si l'esprit critique est toujours de mise:

« [...] les transferts budgétaires, les politiques fiscales, les préoccupations concernant la sécurité ont pris la main sur 'le projet' et le rôle des conseillers sociaux a diminué. » (Gardner et Lewis, 2015: 175)¹⁰

Par ailleurs les entrepreneurs privés font maintenant partie du monde du développement et des pays comme l'Inde ou la Chine, anciens pays du sous-développement, sont à leur tour devenus des acteurs du développement.

C'est ce que nous confirment à leur manière deux articles récents parus dans la célèbre revue britannique *Review of African Political Economy*. Les sociologues W.G. Martin et B. Innis McQuade (2014) nous démontrent avec force documents que le financement des études africaines aux Etats-Unis connaît en ce moment un transfert très marqué des financements des fondations publiques et universitaires vers la sphère militaire, de défense et de renseignement, ce qui change drastiquement la nature des informations collectées et recherchées: le renseignement pour la défense (présumée) des intérêts américains prend le dessus sur la recherche fondamentale décidée par les chercheurs eux-mêmes. La place marginale de l'Afrique dans ce programme semble conduire à un affaiblissement prolongé des études africaines en général.

Mais le témoignage le plus inquiétant nous vient d'un anthropologue britannique, bien connu en tant que spécialiste du Soudan depuis la fin des années 1970, Mark Duffield (2014). Ce dernier vient de prendre sa retraite et il est retourné quarante ans après dans la bourgade où il avait conduit son terrain doctoral au milieu des années 1970. Il compare, de manière aussi bien analytique que sentimentale, le déclin de sa ville natale de Dudley du pays minier des Midlands qui semble être devenue un paysage à la Ken Loach, où l'assistanat social se porte bien, avec l'amélioration matérielle de la bourgade de Maiurno à 350 km au sud de Khartoum qui, l'air de rien, s'est modernisée (l'état des routes, l'infrastructure

¹⁰ Voir notre compte rendu dans ce même numéro.

administrative et sociale, l'accessibilité des biens de la société de consommation – téléphones portables, TV, motos, etc.). Mais il s'intéresse surtout aux conditions de la recherche en sciences sociales, notant que le contrôle de la recherche et des personnes étrangères au pays, quasiment inconnu il y a quarante ans au Soudan, est devenu omniprésent et débouche sur le paradoxe de la recherche à distance via les nouvelles technologies de l'information. L'enregistrement de données formatées via des informateurs ou assistants locaux avec lesquels on communique par internet et téléphone tend à devenir la norme, et l'initiative de la construction de l'objet ou du choix des informateurs n'est plus une prérogative méthodologique ou conceptuelle mais sécuritaire. Cette tendance lourde contraint fortement les chercheurs en sciences sociales au service des organisations et institutions du développement, l'argument sécuritaire de la protection du personnel expatrié prenant le pas sur la vérification des données et l'établissement de relations personnelles de confiance avec les interlocuteurs locaux. L'évolution de certaines méthodologies cartographiques ou statistiques permet de produire des données considérées comme fiables même si l'analyste n'a jamais mis les pieds sur le terrain. Il est possible que le Soudan, en proie aux guerres civiles, aux boycotts internationaux et aux jeux islamistes soit un cas extrême. Il n'en reste pas moins qu'à la lecture de cet espèce de testament lucide et critique, l'anthropologue peut s'interroger, non pas sur la vulnérabilité des terrains et l'intrusion de plus en plus marquée de la violence dans les échanges « scientifiques », mais plus brutalement sur la fin des pratiques du terrain tout court, les communautés académiques ou développementistes des pays du Sud, encore très dépendantes des financements ou des collaborations des pays du Nord, étant malheureusement incapables le plus souvent de prendre le relais de manière autonome et indépendante. Là aussi la compassion, l'éthique, la pertinence méthodologique ne sont plus de mise: ces luxes de nos consciences malheureuses auront beaucoup de mal à s'opposer avec succès aux violences de ces nouvelles hégémonies bureaucratiques et politiques. Comme l'a expliqué, il y a déjà plus d'un quart de siècle, l'un de nos sociologues les plus connus, les dominations symboliques sont bien plus efficaces que les intrusions aléatoires d'une technologie d'une violence souvent encore bricolée¹¹.

¹¹ Lors de la séance constitutive de l'Association française des Anthropologues (AFA), le 11 mai 1979, la majorité des présents refusa d'inclure dans les statuts un amendement que je proposais afin que les membres de l'AFA se sentent concernés par le sort fait aux populations qu'ils étudient et agissent en conséquence (AFA, 1979). Les ethnocides et autres interventions contre-insurrectionnelles (comme on les appelait à l'époque) étaient pourtant encore bien présents dans les mémoires et consciences des anthropologues et ethnologues. Mais, même en 2014, ma proposition de rédiger une petite note sur ce péché originel de la naissance de

Bibliographie

- ASSOCIATION FRANÇAISE DES ANTHROPOLOGUES (AFA), 1979, *Bulletin de l'AFA*, 1 (juin).
- APTHORPE R. 2011, « Coda. With Alice in Aidland. A seriously satirical allegory » in MOSSE D. (éd.), 2011, *Adventures in Aidland. The Anthropology of Professionals in International Development*, New-York, Berghahn Books: 199-219.
- BEAUD S. et WEBER F., 2010 [2007], *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 4^{ème} édition augmentée.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C., PASSERON J.-P., 1968, *Le Métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas.
- CEFAÏ D., 2003, (textes réunis, présentés et commentés par) *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- COPANS J., 1969, « Le métier d'anthropologue II », *L'Homme*, IX, 4 : 79-91, repris in COPANS J., 1974, *Critiques et politiques de l'anthropologie*, Paris, F. Maspero : 57-73.
- COPANS J., 1998 [2011], *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, A. Colin, 3^{ème} édition refondue.
- COPANS J., 1999, « Comment » de P. PELS, *Current Anthropology*, 40/2 : 116-118.
- COPANS J., 2007, « Les frontières africaines de l'anthropologie. Un demi-siècle d'interpellations », *Journal des Anthropologues*, 110-111 : 337-370.
- COPANS J., 2008, Compte rendu de RIBEIRO L. and ESCOBAR A. (éds.), 2006, *Social Anthropology*, 16/2 : 250-252.
- COPANS J., 2011, « La recomposition des sciences sociales du développement et de l'humanitaire au XXI^e siècle », *Cahiers d'Etudes africaines*, LI (2-3)/202-203 : 311-329.

l'AFA pour le numéro 136-137 du *Journal des Anthropologues*, consacré au thème « Désirs d'éthique. Besoins de normes? », reçut un refus peu explicite et incompréhensible mais très ferme de la part des responsables de l'association et du numéro. Pourtant j'avais déjà évoqué publiquement cette décision collective dans mon commentaire de l'article de P. Pels (1999) in Copans (1999).

- COPANS J., 2013a, « Le développement cela s'étudie d'abord au Nord », Walfadjri, Dakar, 8, 9, 10 et 11 juillet.
- COPANS J., 2013b, Compte rendu de MOSSE D. (éd.), 2001, *Sociologies pratiques*, 27 : 193-197.
- COPANS J., 2015, « L'Afrique noire a-t-elle besoin du développement (de l'anthropologie) ou au contraire d'une anthropologie (du développement)? », in LAFAY M., LE GUENNEC-COPPENS F. et COULIBALY E. (éds.), *Quels regards scientifiques sur l'Afrique depuis les indépendances*, Société des Africanistes-Karthala, sous-presse.
- DOUGLAS M., 1967, « If the Dogon ... », *Cahiers d'Etudes africaines*, VII/4/28: 659-672.
- DUFFIELD M., 2014, « From immersion to simulation: remote methodologies and the decline of area studies », *Review of African Political Economy*, 41/143, supplemental: S75-S94.
- ESCOBAR A., 1997, « Anthropologie et développement », *Revue internationale des sciences sociales*, 54 : 539-559.
- GARDNER K. & LEWIS D., 2015, *Anthropology and Development. Challenges for the Twenty-First Century*, London, Pluto Press.
- JONGMANS D.G. & GUTKIND P.C.W. (éds.), 1967, *Anthropologists in the Field*, Assen, Van Gorcum.
- MARTIN W.G. & INNIS McQUADE B., 2014, « Militarising – and marginalising? – African Studies USA », *Review of African Political Economy*, 41/141: 441-457.
- MOSSE D., 2011, (éd.), *Adventures in Aidland. The Anthropology of Professionals in International Development*, New-York, Berghahn Books.
- OUATTARA F., 2004, « Une étrange familiarité: les exigences de l'ethnologie "chez soi" », *Cahiers d'Etudes africaines*, XLIV/3/175 : 635-657.
- PELS P., 1999, « Profession of Duplexity: a Prehistory of Ethical Codes in Anthropology », *Current Anthropology*, 40/2: 101-136.
- RIBEIRO L. and ESCOBAR A. (éds.), 2006, *World Anthropologies: Disciplinary Transformations Within Systems of Power*, Oxford, Berg.
- SRINIVAS M.N., SHAH A.M., RAMASWAMY E.A. (éds.), 1979, *The Fieldworker and the Field. Problems and Challenges in Sociological Investigation*, Delhi, Oxford U.P.